

Claude RAUCY (II)

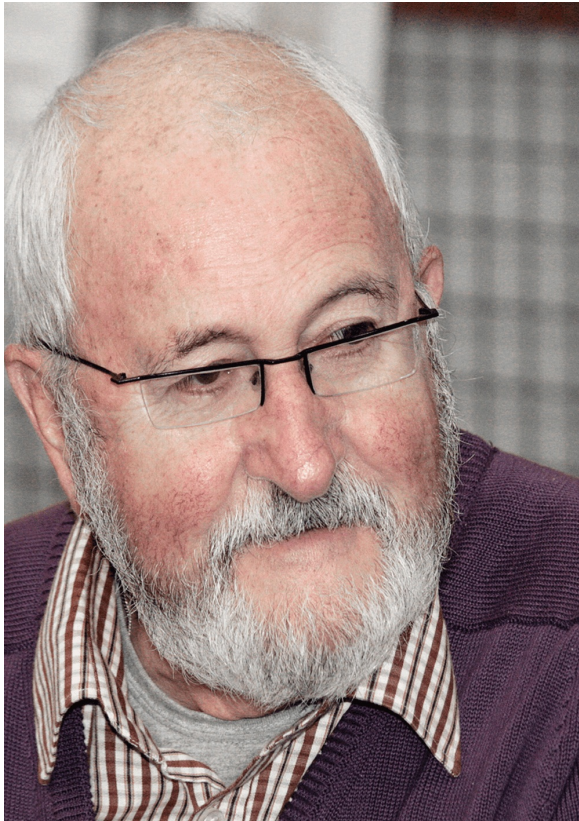


Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Fabien DUMONT

2004

Écrivain prolix, polygraphe, voire, comme il le dit lui-même, touche-à-tout, Claude Raucy échappe aux classifications. Auteur pour la jeunesse ? Certes, puisque c'est dans ce domaine qu'il a le plus publié. Nouvelliste, conteur ? Bien sûr. Romancier ? Il a à son actif bon nombre de romans «pour adultes». Mais c'est aussi un poète, un dramaturge, un parolier, un essayiste... Cependant, malgré leur diversité, ses œuvres sont nourries de quelques thèmes récurrents : la nature, l'amitié, la solitude, l'identité des êtres...

Biographie

Claude Raucy l'écrit lui-même sur son site Internet : la biographie d'un écrivain est rarement intéressante, «La mienne moins que toute autre», précise-t-il. A-t-il raison? Oui et non. Difficile de passer sous silence qu'il est né à Saint-Mard, en Lorraine belge, le 15 mai 1939. La Lorraine, en effet, l'inspire beaucoup : plusieurs de ses romans y commencent, l'action de ses pièces de théâtre s'y déroule. Il a également consacré un livre de contes et légendes à la Gaume et c'est là qu'il s'est mis dans les pas de Victor Hugo, à la recherche des promenades du génial écrivain. Enfin, il assume depuis 1998 le poste de secrétaire perpétuel de l'Académie royale luxembourgeoise. Quant à sa date de naissance, elle n'est pas sans influence sur son œuvre. Il suffit de noter les nombreux romans qui se déroulent pendant la Seconde Guerre mondiale : *Le doigt tendu*, *Les mirabelles auront des ailes*, *Le garçon du Wannsee*, ou qui y font allusion, comme *Le concerto pour la main gauche*.

Peut-on ignorer les premières écoles qui l'ont instruit? Elles aussi reviennent régulièrement dans ses livres, même si l'auteur ne les cite pas toujours. L'école communale de Saint-Mard : c'est là, pendant sa sixième primaire, qu'il a rencontré celle qui deviendrait sa femme. L'Athénée de Virton, qui l'a nourri de grec et de latin : Alberte et lui y poursuivront leurs Humanités ensemble, avant d'y revenir plus tard pour y faire carrière pendant trente-cinq longues mais passionnantes années. Carrière qui a eu bien sûr une grande influence sur son œuvre pour adolescents.

De même, le pan de sa vie qu'il a consacré aux villes qu'il aime éclaire particulièrement le lecteur sur certains aspects de son œuvre : l'année passée à l'Université de Gand, à 56 ans, les séjours parfois très longs à Florence, à Rome, à Venise et même à Berlin, où il a composé

Claude RAUCY II - 6

notamment ***Le garçon du Wannsee...*** Claude Raucy est l'homme de quelques villes vers lesquelles il revient toujours.

Terminons cette biographie avec un clin d'œil en soulignant qu'il connaît et signale toujours l'année de son décès : 2045. Claude Raucy, on le voit, est un homme qui ne manque pas d'humour.

Bibliographie

Contes et nouvelles

- *Les grandes marguerites*, La Dryade, Virton, 1972.
- *Le rase-mottes*, La Dryade, Virton, 1976.
- *Le compagnon rouge*, La Dryade, Virton, 1976.
- *Le cartable*, An Hyp, Bruxelles, 1985.
- *Les cageots tristes*, in *Quatre éclats de Meuse*, La Dérive, Verviers, 1994.
- *Tant de chiens*, nouvelles écrites avec Chistian Libens, Frank Andriat, Thérèse Dekie et Benoît Coppée, Memor, Bruxelles, 1998.
- *Ne pas se pencher au-dehors*, Luce Wilquin, Avin, 1998.
- *Contes et légendes de Gaume et par-delà*, avec des illustrations de Boris Servais, S.I. de Virton, 2003.
- *Dernières nouvelles du Luxembourg*, collectif (par douze auteurs résidents ou natifs de la Province), Service du Livre Luxembourgeois, Marche-en-Famenne, 2004.

Romans

- *Les murs des Sarrasins*, La Dryade, Virton, 1976 (épuisé).
- *Cocomero*, Duculot, coll. *Travelling*, n°65, Gembloux-Paris, 1983.
- *Le temps des cerises*, Duculot, coll. *Travelling*, n°70, Gembloux-Paris, 1984. Traduction allemande *Die Zeit der Kirschen*, Herder, Freiburg, 1987 (épuisé).
- *Écrase, négus!*, en collaboration avec Christian Libens, Duculot, coll. *Travelling*, n°79, Gembloux-Paris, 1986.
- *Les coprins chevelus*, Duculot, coll. *Travelling*, n°82, Gembloux-Paris, 1987.
- *Le doigt tendu*, Signe de Piste, coll. *Signe de Piste*, n°144, Paris, 1989. Rééd. Memor, coll. Couleurs, 2000. Deuxième édition en 2001. Rééd. Mijade, Namur, 2007; coll. Memor.

- ***L'auberge de l'Antoinette***, La Dérive, Verviers, 1991. Prix Baron de Thysebaert 1990.
- ***Le concerto pour la main gauche***, Casterman, coll. *Travelling*, n°112, Tournai-Paris, 1994.
- ***Un cocker en or***, en collaboration avec Christian Libens, illustrations de Luc Focroulle, La Dérive, coll. *Ardenne Junior*, n°1, Verviers, 1996.
- ***Fous pas le camp, Nicolas***, Memor, coll. *Couleurs*, Bruxelles, 1997.
- ***Comme une cicatrice***, Trécarré, coll. *Jeunes du monde*, Saint-Laurent (Québec), 1997.
- ***Le château des contes***, Trécarré, coll. *Jeunes du Monde*, Saint-Laurent (Québec), 1998.
- ***Plus loin que la lune rousse***, Luce Wilquin, coll. *Sméradine*, Avin/Hannut, 1998. Ce roman est le premier d'une trilogie historique intitulée ***Lorenzo***.
- ***Tu voles, Grégoire***, Trécarré, coll. *Jeunes du Monde*, Saint-Laurent (Québec), 1998.
- ***Les mirabelles auront des ailes***, Memor, Bruxelles, 1998.
- ***Comme deux gouttes d'eau***, Averbode, coll. *Récits Express*, 1999.
- ***Sous le ciel de la coupole*** (tome 2 de la trilogie ***Lorenzo***), Luce Wilquin, 1999.
- ***Le doigt tendu***, Memor, Bruxelles, 2000. Rééd. du roman paru chez Signe de Piste. Deuxième édition en 2001.
- ***Un cocker en or***, Memor, Bruxelles, 2001. Rééd. du roman paru à La Dérive en 1996. (Cette édition est suivie d'un modeste dossier pédagogique).
- ***Un air tzigane***, Memor, Bruxelles, 2002. Ce roman est la suite du ***Doigt tendu***.
- ***Morts-sur-Semois***, Bernard Gilson, 2002.
- ***Six poils de teckel mauve***, Averbode, 2002. Paru en néerlandais sous le titre ***Zes haren van een paarse teckel***.
- ***Un lapin éternel***, Averbode, 2002. Paru en néerlandais sous le titre ***Rozemarijn en Pepijn***.
- ***Le sac de Yasser***, en collaboration avec Martin Lagneaux, Memor, Bruxelles, 2003.

- *Un garçon bien sage*, roman autobiographique, Memory Press, Erezée, 2006.
- *Une poignée de mûres*, Memory Press, Erezée, 2009.
- *Cocomero*, Éd. de la Page, 2004. Rééd. du roman paru en 1983 chez Duculot.
- *Les renards de Perros-Guirec*, Averbode, 2004.
- *Des cerfs-volants blessés*, Labor, Bruxelles, 2005.

Essais et chroniques

- *Hommage à Georges Linze*, La Dryade, Virton, 1959.
- *Ernest Bernardy*, La Dryade, Virton, 1973.
- *Portrait d'un honnête homme, Georges Bouillon*, Centre culturel de Differdange, 1981.
- *Florentines*, La Dryade, Virton, 1981.
- *Sur le pas des écrivains en Ardenne*, en collaboration avec Christian Libens, L'Octogone, 1999.
- *Gribaumont*, album d'art où les reproductions des œuvres de Gérard Gribaumont alternent avec des textes de l'auteur, Michel Frères, Virton, 1999.
- *Victor Hugo en pays de Gaume*, avec des illustrations de Boris Servais, Maison du tourisme de Gaume, 2002.
- *Chemins de Gaume*, avec des photographies de Jacques Cornerotte et Éric Hance, Maison du tourisme de Gaume, 2005.
- *Michel Gigi, prophète dans les collines*, Éd. Lorgé, Aubange, 2004.

Poésie

- *Les poignets ouverts*, La Dryade, Virton, 1959.
- *Maraudes*, La Dryade, Virton, 1970. Prix Nicole Houssa.
- *Sens unique*, La Dryade, Virton, 1974.
- *Les noires épines*, avec des photos de Jacques Cornerotte, La Dryade, Virton, 1976.

- *Séquences*, photographies de Francis Blaise, Freddy Mary..., La Dryade, Virton, 1978.
- *Pommes sûres*, La Dryade, Virton, 1979.
- *La Sorgue*, La Dryade, Virton, 1985.
- *Pour la reine des prés*, La Dryade, Virton, 1993.
- *Pommes sûres-Mele verdi*, La Dryade, Virton, 1996. Rééd. du texte français, avec une traduction en italien d'Ugo Crespini et des crayons d'Ernest Bernardy, Éd. de la Taupe, Venise, 2002.

Théâtre

- *D'azur au chien courant d'argent* dans *Le pays gaumais*, Virton, 1998.

Chansons

Des textes de Claude Raucy, chantés par Jean-Claude Watrin, ont paru dans les albums suivants :

- *Marie-Hélène*, EMI, 1982.
- *Hôtel*, Franc'amour, 1985.
- *Rendez-vous*, Franc'amour, 1989.

Claude Raucy a écrit quelques chansons avec sa fille Élise. Il a également composé de nombreux chants religieux avec son ami Gabriel Claudy. On en trouvera quelques-uns dans le livre *Chanter la Gaume*. D'autres sont encore dans les tiroirs ou... dans les mains de choristes.

Traductions

Claude Raucy a entre autres traduit :

de l'américain :

- *The fat girl*, de Marilyn Sachs (*La grosse*).
- *Kolokol's papers*, de Larry Bograd (*Le journal des Kolokol*).

de l'allemand :

- *Die Reise nach Vichy*, d'Ingeborg Bayer (*Voyage à Vichy*).

Ces trois livres sont parus chez Casterman dans la coll. *Travelling*.

du néerlandais :

avec sa fille Élise Raucy,

- *Spiegelschrift*, de Wim Geysen (en français *Ping pong gagnant*, Memor, Bruxelles, 2005).
- la pièce de théâtre *Flits*, de Wim Geysen, sous le titre *Flash*.

de l'italien :

- *Tornado a Venezia*, de Roma Bognolo (*Tornade sur Venise*).

Texte et analyse

Le doigt tendu fait partie des grands succès de librairie de Claude Raucy. L'extrait ci-dessous se situe tout à la fin du roman, quand Pierre retrouve l'ami qui l'a trahi et qu'un seul mot de lui pourrait condamner.

Jacques était assis derrière le bureau du secrétaire. Quand nous sommes entrés, deux hommes l'ont obligé à se lever. Lui aussi, il avait vieilli. Une fine moustache soulignait le pli amer de sa bouche. Il avait maigri, grandi. Mais c'était toujours Jacques.

J'avais devant moi celui à cause de qui j'avais failli me faire arrêter. Celui qui m'avait obligé à courir la France et Paris. À souffrir. De faim, de froid parfois, de chagrin. Celui qui avait aidé des salauds à tuer. Celui qui avait trahi mon amitié.

Je regardais ses mains. Je regardais son index, comme si je m'attendais à le trouver changé. Jacques ne disait rien. Il ne salua pas mon arrivée. Il me regardait comme une bête traquée. Ses épaules tremblaient. Savait-il que je savais? Savait-il qu'un mot de moi le condamnerait à mort? À cette époque, on ne plaisantait pas avec les traîtres. Les blessures étaient encore trop brûlantes.

Il me regardait. Je regardais ses sourcils trop gros, cette mèche folle qui lui tombait dans l'œil et qu'il relevait d'un coup de tête. Cet éclair de joie enfantine dans l'œil.

Pourquoi, de l'observer ainsi dans le silence, longtemps, en cherchant pour les rassembler tous les morceaux de ma haine, pourquoi ai-je senti couler dans ma bouche le jus aigre des pommes d'un autre septembre? Pourquoi mon nez a-t-il respiré l'odeur de vieil encens des fanes qu'on brûle? Pourquoi mes paumes se sont-elles brûlées doucement à la peau rêche des pommes de terre arrachées à la cendre?

Tu me regardais, Jacques, et je te regardais. Si longtemps j'avais attendu cet instant ! Si longtemps j'avais souhaité cette minute où je te retrouverais en face de moi ! [...]

Tu allais payer. Enfin, tu allais payer ! Il y avait si longtemps que j'attendais cet instant.

Mais cette salive que je voulais te cracher au visage, elle reprenait le goût des pommes pas mûres. Ce poing que je voulais te balancer dans la figure, il se serrait sur la patate tendre que nous allions partager.

Tes yeux exploraient les miens comme ces lampes de poche des maquisards qui fouillaient la nuit de la forêt. Que lisais-tu ? Voyais-tu au fond de mes pupilles l'éclat de cette vengeance que j'attendais depuis si longtemps, que toi seul me permettais d'assouvir ? Jacques... Personne ne disait mot autour de nous. Je ne t'avais connu que quelques semaines, même pas trois mois. De quoi sont faites les amitiés ? De quoi la nôtre s'était-elle nourrie ? De quels jeux ? De quelles paroles ? [...]

Tes épaules tremblaient de plus en plus fort. Je me souvins de cette baignade que tu avais voulu faire, quelques jours après mon arrivée, parce que l'air était chaud comme en plein été. Tu étais sorti de l'eau presque violet, tremblant comme maintenant, et tu m'avais fait ce presque clin d'œil comique, comme maintenant.

Comme tu me semblais pitoyable ! Comme tu étais petit et faible et misérable, Jacques ! Comme tu les redoutais, ces mots qui allaient sortir de ma bouche et te condamner !

Autour de moi, on s'impatientait.

— Alors, Pierre, c'est lui ? C'est lui qui était avec les Boches ?

On sent très bien, dans sa façon de raconter cette dernière scène, que Claude Raucy est un homme de théâtre, activité qu'il a longtemps pratiquée, aussi bien comme comédien que comme metteur en scène et auteur.

Notons d'abord une grande économie de moyens dans la description : un bureau, une chaise ; pour Jacques, une fine moustache. Cette grande simplicité ou sobriété dans la description accentue le caractère dramatique de la scène.

Ensuite, l'écriture de Raucy utilise abondamment la répétition. Au théâtre comme en poésie, il aime doubler les dialogues, reproduire les mêmes strophes, comme une incantation. Cette technique qui deviendrait vite un tic, on la retrouve tout au long de l'extrait, mais particulièrement dans le deuxième paragraphe : « *J'avais devant moi celui à cause de qui... Celui qui m'avait... Celui qui avait...* »

Dès le troisième paragraphe, on s'éloigne de la technique théâtrale pour se rapprocher du cinéma : gros plan sur les mains puis sur l'index, qui a symbolisé la trahison au début du roman et donné son titre au livre.

Suit un échange de regards exprimé encore une fois par la répétition : « *Je regardais... Je regardais... Il me regardait... Il me regardait... Je regardais...* » Il serait intéressant de montrer aux élèves que la répétition, défaut si elle est due à la négligence, peut devenir une qualité dès lors que l'auteur l'introduit à dessein.

À nouveau des détails sur lesquels on s'attarde afin d'accentuer la lenteur du récit, son côté pesant, solennel. On a parlé de la moustache de Jacques, voici maintenant ses sourcils, la mèche qui lui tombe dans l'œil. Outre le fait que la lenteur de la description augmente le suspense, elle permet au lecteur de mettre cette scène tragique en parallèle avec les scènes heureuses du début, avec l'ami que Pierre avait tout loisir d'observer déjà pendant leurs parties de pêche.

Le cinquième paragraphe est particulièrement typique de la manière qu'a Claude Raucy d'évoquer les événements, en se servant de simples notations auxquelles il donne dimension de symbole. Généralement, ce sont les impressions gustatives qui l'emportent. Ici, le *jus aigre des pommes*. Les fruits sont une constante chez Raucy. Il suffit d'énumérer des titres : *Cocomero* – pastèque en italien –, *Maraudes*, *Le temps des*

cerises, Les mirabelles auront des ailes... L'acidité revient aussi régulièrement dans ses descriptions. Il serait intéressant de montrer que, dans le silence (seule notation auditive... négative), on fait appel à tous les sens, sauf à celui qu'utilisent d'ordinaire les romanciers : la vue. Aucune collecte visuelle dans ce paragraphe, Raucy préférant décrire les gens en se servant d'impressions tactiles, olfactives ou gustatives. Dès lors, on se demandera pourquoi, alors que Claude Raucy utilise beaucoup la vue dans le début du texte, il passe soudain aux autres sens ? Quel est donc le rôle de la mémoire, celui des souvenirs ? Et quel est le rôle des nouveaux protagonistes qui interviennent tout à la fin de l'extrait ?

Remarquons que chaque fois qu'il veut décrire une scène particulièrement heureuse ou désespérée, l'auteur se sert de notations empruntées au toucher, à l'odorat et surtout au goût. On ouvrirait un restaurant... « raucien » rien qu'avec tout ce qui se mange et se boit dans ses romans !

De nouveau, échange de regards. Puis parallèle entre la scène présente et celles d'autrefois, que Claude Raucy met en évidence en faisant encore une fois appel au goût (*pommes pas mûres, patate tendre...*).

Dans le paragraphe suivant, Claude Raucy se sert de phrases interrogatives. C'est un procédé qu'il utilise souvent, même lorsqu'il ne s'agit pas de vraies questions. Cette accumulation de phrases interrogatives accentue le côté dramatique de la scène, comme le faisaient tout à l'heure la sobriété des descriptions et la répétition des mêmes mots.

Nouveau parallèle ensuite entre l'ami de jadis et le traître : les épaules qui tremblent, de peur maintenant, de froid autrefois. En fait, tout le texte est construit sur des allers et retours qui conduisent le lecteur à se demander quelle décision va prendre Pierre. Qu'est-ce qui l'emportera ? La haine ou l'amitié ? Il serait intéressant de faire le relevé de tous les éléments qui n'ont pas changé et qui font que le Jacques présent se pare du charme du Jacques disparu.

Il serait intéressant également de montrer comment l'auteur livre au lecteur des indices qui ne trahissent en rien la fin, mais laissent au contraire la porte ouverte vers les deux issues possibles : Pierre livre son ami à la justice ou, d'une façon ou d'une autre, le sauve. On fera donc relever les éléments qui vont dans le sens d'une amitié plus forte que la vengeance et ceux qui montrent à quel point les épreuves subies par Pierre le poussent à demander justice. On fera remarquer que certaines notations sont ambiguës : dans l'évocation des souvenirs se mêlent ainsi le regret d'une période heureuse et le reproche d'avoir gâché tout cela. Quand Pierre évoque les pommes de terre, par exemple, le verbe *brûler* est particulièrement significatif par son ambiguïté.

Nous avons arrêté le texte quelques lignes avant la fin, afin de ne pas priver de suspense les jeunes lecteurs qui n'auraient pas encore lu *Le doigt tendu*. Une bonne idée serait de leur demander d'écrire ce final.

Choix de textes

Ma mère a battu des mains quand le Grand Patron a envahi la Pologne. Enfin, on se décidait à liquider la racaille slave !

Quelques mois auparavant, j'avais assisté à la nuit de Cristal. Nous revenions du Stade, mes parents et moi, accompagnés de quelques amis. Nous allions prendre la direction de Wannsee quand des cris dans la rue, des gens qui couraient indiquèrent qu'il se passait quelque chose à l'est de la ville. Mon père interrogea un policier. On ne savait encore rien de précis, mais les Berlinoises étaient en train de montrer aux Juifs que, cette fois, ils en avaient assez.

— Nous rentrons, dit mon père. On ne sait jamais ce que la foule peut faire.

Ma mère protesta. C'était toujours la même chose. Elle en avait assez des dîners sur l'herbe, au bord du lac, des parties de canotage avec des gens sans intérêt. Elle avait toujours eu besoin de spectacle.

— Toi aussi, n'est-ce pas ? suggéra-t-elle à sa meilleure amie. Pour une fois qu'il se passe quelque chose à Berlin !

Jamais je n'avais rien vu d'aussi passionnant. Malgré la distance prudente qu'avait voulu garder mon père, j'entendais les vitres des magasins qui volaient en éclats. En face du château d'eau, la lueur des flammes donnait à la synagogue une allure fantomatique. Des jeunes armés de bâtons vidaient les boutiques, frappaient des femmes et des vieillards. Un homme essaya de s'échapper. Il courut dans notre direction mais vite trois grands gars le rattrapèrent. Pendant que deux le maintenaient, le troisième taillait sa barbe avec une paire de ciseaux. Le Juif avait compris qu'il avait intérêt à rester immobile s'il voulait éviter d'être blessé.

*Pourquoi me regardait-il avec ces yeux pleins d'incompréhension ?
Que lui avais-je fait ? Jamais je n'avais frappé ou même insulté un Juif
et, si mon petit voisin avait été emmené par la Gestapo, ce n'était pas
mon affaire, somme toute. Plutôt une sorte de malentendu.*

*— Tu vas voir comme tu seras plus beau, Juif ! criait le barbier
improvisé.*

— Et tu auras moins de mal à retirer tes poux ! ajouta un troisième.

*Il me sembla que la scène embarrassait mon père. Malgré les
protestations de ma mère, il donna le signal du retour. Le spectacle était
terminé.*

*— C'est vrai que s'ils se coiffaient et s'habillaient comme les
autres..., conclut ma mère tandis que nous grimpons dans les voitures.*

(Le garçon du Wannsee, pp. 27-28)



Juin

*l'odeur de craie
calmement calmement
calmement mêlée aux iris mauves
au foin têtu d'avant-vacances
aux promesses de cartes voyages
le visage brun du maître
presque embrassable
les amis aux mains fracassées
toi si fragile*

(Pommes sûres)



*Je ne regarde pas bien loin.
Il faudrait pourtant mourir en mer.*

*le grand renard roux
la bête aux yeux de feu
– qui sait dire bonheur –
attend peut-être que tu lui dises d'entrer
pour frapper à ta porte*

*à force de revenir en arrière
tu ne seras plus né
c'est ça que tu veux ?*

(Pour la reine des prés, passim)

*

Griottes

Il y a d'abord eu le toucher. Trop molles, les griottes. Trop molles ? C'est quoi par rapport à quoi, trop molles ? Ton mêle-tout en cerisier où tu mélanges fichus et projets ? Trop molles ? Et tes pêches dures, qu'un pâle soleil, à peine cueillies, ride et ramollit ?

Elles sentent la marguerite ? Ma pauvre, les senteurs volent et virent au vent et à ton humeur ! Ton odeur de muguet, la journée à peine entamée, sent déjà le vieux papier et la gomme sèche. Et tes meubles n'ont l'odeur jaune des abeilles que jusqu'au moindre tiroir ouvert, où me piquent couteaux et fourchettes. Mes griottes sentent le sur jusqu'au noyau, jusqu'à la queue, et n'y peuvent rien.

Alors, tu les regardes et les appelles cerises. Tu crois pouvoir y mettre le prix. Le marchand du coin t'en livrera, une fois le juillet revenu. Ma très pauvre, il ne vend pas de griottes, le marchand d'étés secs. Seul le vent du nord les rafraîchit et leur donne le rouge qu'ont les joues des filles, au Danemark, le noir qu'ont les yeux des jeunes, en

Finlande. Ne les appelle plus cerises. Ne joue plus aux billes avec mes évasions.

Donc, le goût. Tu crois les surprendre, au coin de la dent, quand elles se font citron et prune, tu leur fais du charme. Mes aigrettes, dis-tu. Ah, ma pauvre cuisinière, mon assoiffée de vin suret et d'échalote, laisse-les donc, laisse-les faire leur sauce de sève claire et de champagne, de jus de poire et de groseille. Laisse mes griottes et donne à ta langue la langueur calme du chocolat.

Écoute-les plutôt. Écoute-les cogner du front contre les feuilles. Écoute-les prier l'azur, chanter nuages. Écoute-les avec leur musique de clochettes maladroites. Et peut-être comprendras-tu pourquoi elles sont mes amies dans le vent, mes seuls refuges de guêpe affolée.

(Pour la reine des prés, pp. 122-123)



L'opération a parfaitement réussi. Nicolas a recommencé à marcher. Doucement, péniblement, encouragé par un kiné formidable. Tu es allé le voir. Il n'avait pas meilleure mine. Il avait tout à fait perdu ses joues. Ses mains n'étaient plus que des os, comme les mains du squelette de la salle de bio. Sa voix avait changé. Il parlait d'un ton monocorde, s'essoufflait vite. Parfois, tu ne comprenais même pas ce qu'il te disait.

Tu te souviens du mardi où tu as vu qu'il te regardait sans te voir ? Où tu as eu l'impression qu'il devenait aveugle ? Ses mains chassaient d'invisibles mouches. Il te demandait de l'aider, d'ouvrir la fenêtre pour que les guêpes sortent. Tu ne voyais pas les guêpes. Tu ne voyais pas non plus le scaphandrier noir qui voulait lui dérober ses documents.

C'est ce jour-là que tu as crié dans le couloir. Que tu n'as pas pu t'empêcher de crier parce que tu comprenais que Nicolas aurait dû être

ton ami, qu'il aurait dû être l'ami de toute une vie. Tu as quitté la chambre. Tu as fait quelques pas et puis tu as crié : « Fous pas le camp, Nicolas! ». Une infirmière t'a demandé si tu étais fou. Elle a dit qu'on ne pouvait pas crier comme ça dans les couloirs d'un hôpital. Tu t'en fichais. Tu avais lancé le cri. Tu avais supplié. Nicolas ne pouvait pas t'abandonner.

C'était interdit.

(Fous pas le camp, Nicolas, pp. 96-97)



Suggestions d'activités

Après avoir analysé l'extrait du *Garçon du Wannsee*, on lira les quelques lignes qui suivent, dans lesquelles le garçon signale qu'il avait oublié un détail. On demandera aux élèves d'imaginer ce «détail» en une vingtaine de lignes, après avoir attiré leur attention sur le fait qu'il s'agit d'avouer quelque chose qui embarrasse le narrateur. Il va de soi qu'on leur lira ensuite le texte de Claude Raucy. On relèvera les différentes propositions des élèves pour les comparer et voir en quoi elles sont intéressantes sur le plan littéraire. Cet échange de vues permettrait d'envisager, brièvement ou plus longuement, d'autres péripéties, d'autres suites au roman. Cette extrapolation est en réalité deux techniques d'écriture. Un auteur peut en effet procéder en imaginant plusieurs solutions et en choisissant finalement celle qui lui paraît la meilleure. Mais il peut aussi, sans faire de plan préalable, se laisser guider par la première idée qui lui passe par la tête, et s'y tenir.

Les ouvrages pour adolescents de Claude Raucy possèdent toujours une illustration en couverture. Il est enrichissant pour les élèves d'imaginer, pour un livre qu'ils n'ont pas encore lu, la quatrième de couverture, en se basant uniquement sur l'illustration.

Intéressant aussi de se demander pourquoi l'illustrateur a choisi tel ou tel dessin. La démarche est particulièrement riche en ce qui concerne le dessin d'Évelyne Crismer pour *Fous pas le camp, Nicolas*. Qu'a-t-elle représenté ? Qui est l'ombre ? Qu'est-ce qui met sur la piste d'une telle interprétation ?

Une classe d'un collège français a analysé *Le concerto pour la main gauche* en l'adaptant... à un tribunal. Dans cette histoire où, pendant la deuxième guerre mondiale, en France, de jeunes juifs essayent d'échapper à la traque du régime nazi, est évoqué le thème de la trahison : un chef de la Résistance, pour sauver sa propre peau, passe du côté de l'ennemi, du Mal.

Un procès d'assises où le traître doit être jugé voit défiler tous les personnages du roman, qui viennent témoigner. Outre le fait qu'une telle démarche nécessite une analyse en profondeur et sans doute non manichéenne du roman, elle permet aux élèves de s'exprimer par une activité orale et de s'introduire dans le monde du théâtre. En outre, le texte créé pour le spectacle est une excellente adaptation d'un style narratif vers une langue propre au théâtre, c'est-à-dire une langue où le discours direct domine. On peut décider, comme dans le théâtre classique, de conserver un langage châtié, ou bien d'adapter celui-ci à la culture, au style présumé de chaque protagoniste.

Souvent, les jeunes ont reproché à Claude Raucy d'avoir fait mourir Rebecca dans *Le doigt tendu*. À tel point que l'auteur s'est amusé à créer un nouveau chapitre dans lequel on apprend que l'amie de Pierre n'était pas morte. Pourquoi les élèves n'écriraient-ils pas eux aussi le chapitre qui ressusciterait Rebecca? Ils découvriraient ainsi, en la mettant en œuvre, l'omnipotence de l'écrivain, qui peut à son gré faire et défaire. Il leur resterait à lire puis à analyser quelques solutions proposées : sur quoi ont-ils mis l'accent, ont-ils tenu compte du reste du roman?...

Synthèse

Le problème avec les gens qui ont gardé de leur enfance un souvenir émerveillé, c'est que l'âge adulte leur donne toujours un goût de trop peu et les oblige à poursuivre à jamais les êtres disparus. Claude Raucy, sans contester, est de ceux-là. C'est la raison pour laquelle, au fond de lui, il demeure un enfant, ou un adolescent. Il dit qu'il en est fier. En réalité, il en est surpris, agacé parfois ; mais il s'y est fait, comme on se fait à la calvitie : *«plutôt que d'en souffrir, on dit qu'on a toujours rêvé d'être chauve.»*¹

Notre auteur est un enfant chaque fois qu'il prend des résolutions, sachant qu'il ne les tiendra jamais ; lorsqu'il boude, ou râle. Il est adolescent par un idéal de pureté, un certain orgueil, une volonté d'agir ; par un immense besoin d'affection et de reconnaissance de soi ; par sa susceptibilité ; par une sorte de timidité, par un certain désarroi aussi vis-à-vis des autres ; par un profond sentiment de solitude, un désespoir latent ; bref, par toutes sortes de faiblesses qui le tourmentent.

S'il n'échangerait pour rien au monde cette juvénilité qui continue pour une bonne part à le vivifier, à lui offrir en abondance les satisfactions d'une création artistique qu'il ne veut pas renier, Raucy reconnaît qu'elle est aussi sous bien des aspects un poids, une souffrance, au point de souhaiter quelquefois trouver un meilleur équilibre, en délaissant le «mal» pour ne garder que le meilleur : *«Je dois arriver à enterrer définitivement l'adolescent tourmenté que j'ai été, sans pour cela renier mes*

1. Les citations sans référence sont tirées de la correspondance de Claude Raucy.

enthousiasmes. » Cet équilibre, il a cru longtemps le trouver dans le métier d'enseignant. Être professeur permet de jouer à l'adulte tout en restant au milieu des enfants. De cet «équilibre» forcément instable, il a tiré un recueil, *Pommes sûres*², où l'on voit, pour chaque mois de l'année scolaire, le petit Claude élève et le petit Claude professeur en parallèle – tous les deux aussi fragiles.

En filigrane de l'œuvre de Claude Raucy, on devine une recherche ardente de la pureté. Tintin, auquel il voudrait tant s'identifier, est, lui, un vrai pur : une fois seulement, il triche, mais c'est pour sauver son ami Tchang perdu quelque part dans l'immensité tibétaine. À ce titre, il a le droit, lui, d'être un modèle. Les personnages rauciens, à l'instar de leur créateur, ont sans doute l'âme moins vierge que le héros d'Hergé. Pourtant, des personnages comme Rebecca ou François, dans *Le doigt tendu*, sont présentés presque comme des êtres immaculés, des «anges» sinon des saints.

Très souvent aussi, les héros de Raucy sont des anxieux, des maladroits. Comme celui qui les a créés ? Sans doute, puisque Claude Raucy aime répéter : «*Je suis TOUS mes personnages.*»

«Je suis un désespéré de naissance et en même temps un homme de combat. C'est ce qui me sauve. L'action. Depuis que je suis rentré de la mer, je suis submergé par le travail. C'est pour moi une excellente thérapie. J'en ai souvent bien besoin, étant un fonceur, constructeur, bâtisseur ; qui pleure devant les cathédrales. Trop fragile. Trop assoiffé d'amitié, de tendresse et même de reconnaissance.»

Je l'ai dit, Raucy a une vraie boulimie d'écriture. C'est un rapide, doublé d'un polygraphe capable non seulement d'écrire sur des matières

2. De ce livre, Marcel Lobet a écrit : «*On dirait le journal de classe du grand Meaulnes.*»

variées mais de plancher sur plusieurs travaux à la fois, ce qui fait que poèmes, romans, pièces de théâtre, recueils de contes, etc., s'enchaînent à un rythme soutenu, d'autant que, n'étant guère un fan de télévision, il se couche et se lève tôt, ce qui lui permet de disposer de longues journées.

Il convient d'insister une nouvelle fois sur l'importance de la terre natale. Claude Raucy s'accroche avec émotion à la région qui l'a vu naître. Je l'ai dit, nous sommes en présence d'un Gaumais vraiment fier de ses origines – « *ma brousse perdue* », dit-il affectueusement –, au point de trouver « *merveilleux* » les chardons qui figurent sur le blason lorrain ! Sa région, Claude n'a de cesse de la chanter, par exemple dans *L'Auberge de l'Antoinette*, *Victor Hugo en pays de Gaume*, *Contes et légendes de Gaume*, ...

« *Contrairement à l'Ardenne où tout est âpre et rude, les contes et légendes de Gaume sont volontiers souriants. Les sorcières et les dépressifs font place aux fées et aux farceurs.* »³

« *Les rossignols connaissaient de si beaux cantiques, les coquelicots et les bleuets peignaient de si belles fresques et les nuages faisaient dans le ciel de merveilleuses cathédrales.* »⁴

Cet amour intense, Claude le partage volontiers avec le pays tout entier, son pays, la Belgique. Il n'hésite pas non plus à avouer un gros penchant pour la famille royale. C'est un patriote. Mais il refuse tout nationalisme et tout communautarisme, dont on ne saurait d'ailleurs le suspecter. Gand, par exemple, est une ville qui le fascine et qu'il adore, dont il se sent, à part entière, citoyen... Sans oublier Florence ; et Rome ; et Berlin ; et Paris ; et Amsterdam... Et, par-dessus tout, Venise. En réalité, Claude est depuis longtemps citoyen d'une Europe où il a déjà eu la chance de pas mal pérégriner. Néanmoins, c'est un fidèle : s'il s'en va

3. *Contes et légendes de Gaume*, « *Le porteur de bornes* ».

4. *Contes et légendes de Gaume*, « *Monseigneur de Montquintin* ».

quelquefois, c'est pour mieux revenir. Car, bien qu'il s'en défende souvent, c'est chez lui, dans son beau pays de Gaume, qu'il peut, « *Le temps de hurler un cri qui n'est pas une chanson* », dire « *aux genêts de jaunir* » mais ne pas « *vendre ses rêves.* »

Quant à son besoin d'écriture... il s'en explique lui-même :

« La seule chose vraiment que je souhaiterais voir signalée, c'est la découverte de l'aspect ludique du langage, à six ans, le premier jour d'école, quand à la demande du maître j'ai trouvé que s'il fallait que p et a vivent ensemble, cela donnerait la syllabe ap. Tous les autres élèves avaient trouvé pa. J'ai été puni : ce n'était pas la réponse que le maître attendait... Un peu plus tard, j'ai sauvé un lapin en introduisant l'adverbe pas dans un texte où Firmin perdait son meilleur ami, un lapin qu'on mettait à la casserole. Mon texte était devenu : « Il n'a PAS de chance, le petit lapin. Il ne devient PAS gros et gras. Il n'ira PAS à la casserole et ne fera PAS un fin plat. » J'ai été puni, mais cette fois j'avais découvert la puissance de la plume et je n'ai pas cessé d'écrire dans mon cahier de brouillon : que le maître était très malade, qu'il allait mourir, que le nouveau maître m'adorait, que ma mère me caressait en me disant des mots doux, que je savais rouler à vélo sans mettre les mains sur le guidon... Je sais que cela a tout déterminé pour moi. Mais il n'y a que quelques années que je l'ai compris. »

Et le style dans tout ça ?

On dit du style de Claude Raucy qu'il est limpide, parfois un peu trop simple. Soit ! Cette apparente simplicité et cette limpidité doivent être considérées comme une qualité : le style d'un bon écrivain est toujours limpide, car s'il était opaque ou obscur, ce serait parce qu'il n'aurait pas réussi à exprimer correctement sa pensée. Claude, sans doute, écrit vite et ne prend pas toujours la peine de peaufiner. Il aime, dit-il, « *les histoires*

sortant du four. » Mais c'est aussi cette spontanéité qui assure le succès auprès des jeunes lecteurs. Je rappelle à ce propos la phrase de Tocqueville : « *Les meilleurs livres sont ceux que ceux qui les lisent croient qu'ils auraient pu faire.* »

Le style raucien est à mon avis à la fois descriptif et narratif. Descriptif dans le souci du détail pittoresque, généralement tourné vers la nature. Claude aime les arbres, les fruits, les fleurs, les animaux, et l'on sent bien qu'il veut à tout prix nous faire partager cet amour en nous envoyant régulièrement, du fin fond de son imagination ou de ses goûts personnels, quelque bucolique comète : il y aura toujours des framboises, des prunes, des cerises, des mirabelles, le parfum des arbres ou des fleurs, des papillons, un oiseau, un chien, etc., pour nous rappeler que la nature est belle, et que sans cette beauté, sans cet étalement familier de fantaisie sauvage ou non sauvage, la vie ne vaudrait pas autant la peine d'être vécue.

Narratif aussi car c'est dans l'action que le style raucien trouve le mieux à s'épanouir. Les phrases sont généralement courtes, parfois même hachées, Claude n'hésitant pas à mettre un point là où l'on mettrait, plus classiquement, une virgule. Elles évitent les propositions participiales et infinitives, limitent, à l'exception de la proposition relative, les subordinées, favorisant la juxtaposition, à la rigueur la coordination simple (*et, puis, mais*), ce qui permet de passer d'une action à l'autre sans trop se poser la question subtile du sens caché ou imbriqué, puisque l'important est toujours ce qui se passe au moment où il se passe et ce qui vient immédiatement après (on pourrait appeler cela un *présent élargi*), et cela même si le texte est écrit, comme le veut la tradition pour une histoire que l'on raconte, au passé (utilisation classique du passé simple et de l'imparfait de l'indicatif, avec, soit dit en passant, un usage mesuré mais récurrent quand même du subjonctif imparfait). La phrase bouge, il doit toujours se passer quelque chose. C'est pourquoi les héros rauciens sont rarement introspectifs ; par contre on les voit en mouvement, simple

déplacement, fuite ou quête d'une chose ou d'un être qu'ils ne pourront trouver qu'en voyageant longtemps et loin. ⁵

Quels que soient les thèmes abordés par l'auteur, ce qui prédomine dans son œuvre, ou ce qui est toujours en toile de fond, sous-jacent, ou qui finit toujours par émerger de façon frémissante, est la quête d'un frère. Voilà le vrai sujet, le seul, celui que toute sa vie et toute sa poésie ont fouillé sous toutes ses facettes, quel que soit le genre qu'il ait emprunté pour l'aborder.

« Ce fut comme une révélation. Un frère. Ce qui m'avait toujours manqué. » ⁶

Un frère, donc. Par-dessus tout. Ou, pour mieux dire, un ami. Car l'amitié est plus forte que la fratrie : si on ne choisit pas nécessairement son frère, on peut choisir son ami. Encore que le terme « choisir » ne soit pas le plus adéquat. L'amitié ne se choisit pas par simple volonté, elle est plutôt le fait d'un état d'esprit particulier, d'un état de grâce, elle relève d'une cause plus subtile, plus noble encore et plus transcendante. Il y a toujours un peu de magie, d'indicible, dans la rencontre de deux amis. Citons Montaigne : *« Parce que c'était lui, parce que c'était moi. »* On ne sait pas plus pourquoi on aime quelqu'un au point d'en faire un ami qu'on comprend pourquoi on est aimé soi-même.

« Tant d'affection tout à coup dans sa voix. Tant de tendresse. Qui étais-je pour lui ? Qui me répondra à cette question ? Et qui me dira pourquoi tant de gens m'avaient aimé, m'aimaient, moi qui aimais si peu. » ⁷

5. Je ne cite aucun titre particulier en exemple, à peu près tous les livres de Claude étant concernés.

6. *Sous le ciel de la coupole*, p. 121.

7. *Plus loin que la lune rousse*, p. 155.

Oui, l'amitié est aux yeux de Claude Raucy le sentiment le plus élevé que l'on puisse connaître. D'une pureté sans égale. Car il est entendu que l'amitié, au contraire de l'amour « ordinaire », restera pure. Elle restera toujours dans le domaine du non-dit (qu'un lecteur subtil saura deviner) et du non-accompli.

Claude Raucy... Pour le synthétiser, il faut bel et bien réunir tous ses personnages. Avec leurs inquiétudes, leur soif de vivre malgré tout, leur espérance. Et leur style.

Fabien Dumont

* * * * *